

Crie, en voyant je ne sais quels appas :  
O dieux ! que vois-je ! et que ne vois-je pas !  
Sans dire quoi : car c'était lettres closes.  
Lors le manant les arrêtant tout coi :  
Homme de bien, qui voyez tant de choses,  
Voyez-vous point mon veau ? dites-le-moi.

## XII. L'ANNEAU D'HANS CARVEL.

CONTE TIRÉ DE RABELAIS.

Hans Carvel prit sur ses vieux ans  
Femme jeune en toute manière :  
Il prit aussi soucis cuisants ;  
Car l'un sans l'autre ne va guère.  
Babeau (c'est la jeune femelle,  
Fille du bailli Concordat,) fut du bon poil, ardente, et belle,  
Et propre à l'amoureux combat.  
Carvel, craignant de sa nature  
Le cocuage et les railleurs,  
Alléguait à la créature  
Et la légende et l'écriture,  
Et tous les livres les meilleurs ;  
Blâmait les visites secrètes ;  
Fronçait l'attirail des coquettes,  
Et contre un monde de recettes  
Et de moyens de plaire aux yeux  
Invectivait tout de son mieux.  
A tous ces discours la galande  
Ne s'arrêtait aucunement,  
Et de sermons n'était friande,  
A moins qu'ils fussent d'un amant.  
Cela faisait que le bon sire  
Ne savait tantôt plus qu'y dire,  
Eût voulu souvent être mort.  
Il eut pourtant dans son martyre

\* Dans Nicot, dans les premières éditions de Richelet, et enfin dans la première édition du dictionnaire de l'Académie, on ne trouve que *galant* avec un *t*, et *galante* pour le féminin. Cependant autrefois on l'écrivait indifféremment avec un *d* ou un *t*. Vaugelas, dans ses *Remarques sur la langue française*, 1687, in-12, t. II, page 812, établit une différence, et veut qu'on écrive toujours *galant* avec un *t* quand il est adjectif, et qu'on ne se permette le *d* à la place du *t* que quand ce mot est substantif. Ce mot avait autrefois, comme adjectif, une signification un peu différente de celle qu'il a de nos jours : ainsi l'on disait un homme galant ou une femme galante, pour un homme ou une femme qui avait de la grâce ou de la gaieté, du bon ton, ou des manières distinguées.

Cependant, selon Vaugelas, p. 221, et le *Génie de la langue française*, par le sieur D' (d'Aisy), 1685, in-12, t. II, p. 209, un galand ou une galande ou galante signifiait un homme ou une femme qui avait une amante ou un amant. Dès lors, selon l'auteur du *Génie de la langue française*, il se prenait d'ordinaire en mauvaise part ; mais il était moins injurieux que *coquette*, mot aujourd'hui beaucoup plus doux.

Quelques moments de réconfort  
L'histoire en est très-véritable.  
Une nuit qu'ayant tenu table,  
Et bu force bon vin nouveau,  
Carvel ronflait près de Babeau,  
Il lui fut avis que le diable  
Lui mettait au doigt un anneau ;  
Qu'il lui disait : Je sais la peine  
Qui te tourmente et qui te gêne,  
Carvel, j'ai pitié de ton cas :  
Tiens cette bague, et ne la lâches ;  
Car, tandis qu'au doigt tu l'auras,  
Ce que tu crains point ne seras,  
Point ne seras sans que le saches.  
Trop ne puis vous remercier,  
Dit Carvel ; la faveur est grande :  
Monsieur Satan, Dieu vous le rende !  
Grand merci, monsieur l'aumônier !  
Là-dessus achevant son somme,  
Et les yeux encore aggravés,  
Il se trouva que le bonhomme  
Avait le doigt où vous savez.

## XIII. LE GASCON PUNI.

NOUVELLE.

Un gascon, pour s'être vanté  
De posséder certaine belle,  
Fut puni de sa vanité  
D'une façon assez nouvelle.  
Il se vantait à faux, et ne possédait rien.  
Mais quoi ! tout médissant est prophète en ce monde :  
On croit le mal d'abord ; mais à l'égard du bien,  
Il faut que la vue en réponde.  
La dame cependant du Gascon se moquait :  
Même au logis pour lui rarement elle était ;  
Et bien souvent qu'il la traitait  
D'incomparable et de divine,  
La belle aussitôt s'enfuyait,  
S'allant sauver chez sa voisine.  
Elle avait nom Philis ; son voisin, Eurilas ;  
La voisine, Chloris ; le Gascon, Dorilas ;  
Un sien ami, Damon : c'est tout ; si j'ai mémoire.  
Ce Damon, de Chloris, à ce que dit l'histoire,  
Était amant aimé, galant, comme on voudra,  
Quelque chose de plus encor que tout cela.  
Pour Philis, son humeur libre, gaie et sincère,  
Montrait qu'elle était sans affaire,  
Sans secret, et sans passion.

\* Appesantis.

On ignorait le prix de sa possession :  
Seulement à l'user chacun la croyait bonne.  
Elle approchait vingt ans, et venait d'enterrer  
Un mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer,  
Vieux barbon qui laissait d'écus plein une tonne.  
En mille endroits de sa personne  
La belle avait de quoi mettre un Gascon aux cieus,  
Des attraites par-dessus les yeux,  
Je ne sais quel air de pucelle,  
Mais le cœur tant soit peu rebelle,  
Rebelle toutefois de la bonne façon :  
Voilà Philis. Quant au Gascon,  
Il était gascon, c'est tout dire.  
Je laisse à penser si le sire  
Importuna la veuve, et s'il fit des serments.  
Ceux des Gascons et des Normands  
Passent peu pour mots d'Évangile.  
C'était pourtant chose facile  
De croire Dorilas de Philis amoureux ;  
Mais il voulait aussi que l'on le crût heureux.

Philis, dissimulant, dit un jour à cet homme :  
Je veux un service de vous :  
Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ;  
C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux.  
La chose est sans péril, et même fort aisée.  
Nous voulons que cette nuit-ci  
Vous couchiez avec le mari  
De Chloris, qui m'en a priée.  
Avec Damon s'étant brouillée  
Il leur faut une nuit entière, et par delà,  
Pour démêler entre eux tout ce différend-là.  
Notre but est qu'Eurilas pense,  
Vous sentant près de lui, que ce soit sa moitié.  
Il ne lui touche point, vit dedans l'abstinence,  
Et, soit par jalousie, ou bien par impuissance,  
A retranché d'hymen certains droits d'amitié ;  
Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite :  
C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette.  
Nous vous ajusterons : enfin ne craignez rien,  
Je vous récompenserai bien.

Pour se rendre Philis un peu plus favorable,  
Le Gascon eût couché, dit-il, avec le diable.  
La nuit vient : on le coiffe ; on le met au grand lit ;  
On éteint les flambeaux ; Eurilas prend sa place.  
Du Gascon la peur se saisit ;  
Il devient aussi froid que glace ;  
N'oserait tousser ni cracher,  
Beaucoup moins encor s'approcher ;  
Se fait petit, se serre, au bord se va nicher,  
Et ne tient que moitié de la rive occupée ;  
Je crois qu'on l'aurait mis dans un fourreau d'épée.

Son coucheur cette nuit se retourna cent fois ;  
Et jusque sur le nez lui porta certains doigts  
Que la peur lui fit trouver rudes.  
Le pis de ses inquiétudes,  
C'est qu'il craignait qu'enfin un caprice amoureux  
Ne prit à ce mari : tels cas sont dangereux,  
Lorsque l'un des conjoints se sent privé du somme.  
Toujours nouveaux sujets alarmaient le pauvre homme :  
L'on approchait un pied, l'on étendait un bras ;  
Il crut même sentir la barbe d'Eurilas.

Mais voici quelque chose, à mon sens, de terrible.  
Une sonnette était près du chevet du lit :  
Eurilas de sonner, et faire un bruit horrible.  
Le Gascon se pâme à ce bruit,  
Cette fois-là se croit détruit,  
Fait un vœu, renonce à sa dame,  
Et songe au salut de son âme.  
Personne ne venant, Eurilas s'endormit.  
Avant qu'il fût jour on ouvrit ;  
Philis l'avait promis : quand voici de plus belle  
Un flambeau, comble de tous maux.  
Le Gascon, après ces travaux,  
Se fût bien levé sans chandelle.  
Sa perte était alors un point tout assuré.  
On approche du lit. Le pauvre homme éclairé  
Prie Eurilas qu'il lui pardonne

Je le veux, dit une personne  
D'un ton de voix rempli d'appas.  
C'était Philis, qui d'Eurilas  
Avait tenu la place, et qui, sans trop attendre,  
Tout en chemise s'alla rendre  
Dans les bras de Chloris, qu'accompagnait Damon :  
C'était, dis-je, Philis, qui conta du Gascon  
La peine et la frayeur extrême ;  
Et qui, pour l'obliger à se tuer soi-même,  
Et lui montrant ce qu'il avait perdu,  
Laisait son sein à demi nu.

## XIV. LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE.

NOUVELLE.

Il n'est rien qu'on ne conte en diverses façons ;  
On abuse du vrai comme on fait de la feinte :

\* Le mot *Garb* en arabe signifie *Occident* ; et le roi de Garbe doit être quelque roi maure d'Espagne ou de Portugal, de l'*Algarve* moderne, ou de la partie la plus occidentale de la péninsule hispanique ; ou bien un souverain de Maroc, contrée la plus occidentale de la partie de l'Afrique conquise par les Arabes. Ils la désignaient, par cette raison, sous le nom d'*Garb*, ou l'Occident. Tout me porte à croire que cette nouvelle n'est pas de l'invention de Boccace, mais qu'elle appartient originellement à la littérature trop peu connue des Maures d'Espagne.

Je le souffre aux récits qui passent pour chansons  
Chacun y met du sien sans scrupule et sans crainte;  
Mais aux événements de qui la vérité

Importe à la postérité,  
Tels abus méritent censure.

Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.

Je me suis écarté de mon original.

On en pourra gloser; on pourra me mécroire<sup>1</sup>;

Tout cela n'est pas un grand mal;  
Alaciel et sa mémoire

Ne sauraient guère perdre à tout ce changement.

J'ai suivi mon auteur en deux points seulement,

Points qui font véritablement

Le plus important de l'histoire :

L'un est que par huit mains Alaciel passa

Avant que d'entrer dans la bonne;

L'autre, que son fiancé ne s'en embarrassa,

Ayant peut-être en sa personne

De quoi négliger ce point-là.

Quoi qu'il en soit, la belle en ses traverses,

Accidents, fortunes diverses,

Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler,

Changea huit fois de chevalier.

Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :

Ce n'était après tout que bonne intention,

Gratitude ou compassion,

Crainte de pis, honnête excuse.

Elle n'en plut pas moins aux yeux de son fiancé.

Veuve de huit galants, il la prit pour pucelle;

Et dans son erreur par la belle

Apparemment il fut laissé.

Qu'on y puisse être pris, la chose est toute claire;

Mais après huit, c'est une étrange affaire!

Je me rapporte de cela

A quiconque a passé par là.

Zair, soudan d'Alexandrie,

Aima sa fille Alaciel

Un peu plus que sa propre vie.

Aussi ce qu'on se peut figurer sous le ciel

De bon, de beau, de charmant, et d'aimable,

D'accommodant, j'y mets encor ce point,

La rendait d'autant estimable :

En cela je n'augmente point.

Au bruit qui courait d'elle en toutes ces provinces,

Mamolín, roi de Garbe, en devint amoureux.

Il la fit demander, et fut assez heureux

Pour l'emporter sur d'autres princes.

La belle aimait déjà; mais on n'en savait rien :

Filles de sang royal ne se déclarent guères;

Tout se passe en leur cœur : cela les fâche bien ;

<sup>1</sup> Ne pas croire.

Car elles sont de chair ainsi que les bergères.

Hispal, jeune seigneur de la cour du soudan,

Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,

Plaisait fort à la dame; et d'un commun martyre

Tous deux brûlaient, sans oser se le dire;

Où, s'ils se le disaient, ce n'était que des yeux.

Comme ils en étaient là, l'on accorda la belle.

Il fallut se résoudre à partir de ces lieux.

Zair fit embarquer son amant avec elle.

S'en fier à quelque autre eût peut-être été mieux.

Après huit jours de traite, un vaisseau de corsaires,

Ayant pris le dessus du vent,

Les attaqua : le combat fut sanglant;

Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.

Les assaillants, faits aux combats de mer,

Étaient les plus experts en l'art de massacrer;

Joignaient l'adresse au nombre : Hispal par sa vaillance

Tenait les choses en balance.

Vingt corsaires pourtant montèrent sur son bord.

Grifonio le gigantesque

Conduisait l'horreur et la mort

Avecque cette soldatesque.

Hispal en un moment se vit environné :

Maint corsaire sentit son bras déterminé :

De ses yeux il sortait des éclairs et des flammes.

Cependant qu'il était au combat acharné,

Grifonio courut à la chambre des femmes.

Il savait que l'infante était dans ce vaisseau;

Et, l'ayant destinée à ses plaisirs infâmes,

Il l'emportait comme un moineau :

Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante,

Il prit aussi la cassette aux bijoux,

Aux diamants, aux témoignages doux

Que reçoit et garde une amante :

Car quelqu'un m'a dit, entre nous,

Qu'Hispal en ce voyage avait fait à l'infante

Un aveu dont d'abord elle parut contente,

Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Le malheureux corsaire, emportant cette proie,

N'en eut pas longtemps de la joie.

Un des vaisseaux, quoiqu'il fût accroché,

S'étant quelque peu détaché,

Comme Grifonio passait d'un bord à l'autre,

Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,

Le héros d'un revers coupe en deux l'animal :

Part<sup>1</sup> du tronc tombe en l'eau disant sa patenôtre,

Et reniant Mahom<sup>2</sup>, Jupin<sup>3</sup>, et Tarvagant<sup>4</sup>,

<sup>1</sup> Partie, portion.

<sup>2</sup> Mahomet.

<sup>3</sup> Jupiter.

<sup>4</sup> Corruption de *tarvos trigoranus*, ou taureau à trois grues, divinité des Gaulois.

Avec maint autre dieu non moins extravagant;

Part<sup>1</sup> demeure sur pied en la même posture.

On aurait ri de l'aventure

Si la belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.

Hispa<sup>2</sup> se jette après : l'un et l'autre vaisseau,

Malmené du combat, et privé de pilote,

Au gré d'Éole et de Neptune flotte.

La mort fit lâcher prise au géant pourfendu.

L'infante, par sa robe en tombant soutenue,

Fut bientôt d'Hispal secourue.

Nager vers les vaisseaux eût été temps perdu;

Ils étaient presque à demi-mille :

Ce qu'il jugea de plus facile

Fut de gagner certains rochers

Qui d'ordinaire étaient la perte des nochers,

Et furent le salut d'Hispal et de l'infante.

Aucuns ont assuré, comme chose constante,

Que même du péril la cassette échappa;

Qu'à des cordons étant pendue,

La belle après soi la tira :

Autrement elle était perdue.

Notre nageur avait l'infante sur son dos.

Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine,

La crainte de la faim suivit celle des flots;

Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.

Le jour s'achève; il se passe une nuit :

Point de vaisseau près d'eux par le hasard conduit,

Point de quoi manger sur ces roches.

Voilà notre couple réduit

A sentir de la faim les premières approches :

Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux

Qu'aimés aussi bien qu'amoureux,

Ils perdaient doublement en leur mésaventure.

Après s'être longtemps regardés sans parler :

Hispal, dit la princesse, il se faut consoler;

Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure;

Nous n'en mourrons pas moins : mais il dépend de nous

D'adoucir l'aigreur de ses coups;

C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.

Se consoler ! dit-il; le peut-on quand on aime ?

Ah ! si... Mais non, madame, il n'est pas à propos

Que vous aimiez; vous seriez trop à plaindre.

Je brave à mon égard et la faim et les flots :

Mais jetant l'œil sur vous, je trouve tout à craindre.

La princesse, à ces mots, ne se put plus contraindre :

Pleurs de couler, soupirs d'être poussés,

Regards d'être au ciel adressés,

Et puis sanglots, et puis soupirs encore.

En ce même langage Hispal lui repartit,

Une partie.

Tant qu'enfin un baiser suivit :

S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.

Après force vœux impuissants,

Le héros dit : Puisqu'en cette aventure

Mourir nous est chose si sûre,

Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissants

Ou des monstres marins deviennent la pâture?

Sépulture pour sépulture,

La mer est égale, à mon sens.

Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante?

Serait-il point plus à propos

De nous abandonner aux flots?

J'ai de la force encor; la côte est peu distante;

Le vent y pousse; essayons d'approcher;

Passons de rocher en rocher;

J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.

Alaciel s'y résolut sans peine.

Les revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant,

La cassette en laisse suivant,

Et le nageur, poussé du vent,

De roc en roc portant la belle :

Façon de naviger<sup>1</sup> nouvelle.

Avec l'aide du ciel et de ces reposoirs,

Et du dieu qui préside aux liquides manoirs,

Hispal n'en pouvant plus de faim, de lassitude,

De travail, et d'inquiétude

(Non pour lui, mais pour ses amours),

Après avoir jeûné deux jours,

Prit terre à la dixième traite,

Lui, la princesse, et la cassette.

Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours

Cette cassette? est-ce une circonstance

Qui soit de si grande importance?

Oui, selon mon avis; on va voir si j'ai tort.

Je ne prends point ici l'essor,

Ni n'affecte de railleries.

Si j'avais mis nos gens à bord

Sans argent et sans pierreries,

Seraient-ils pas demeurés court?

On ne vit ni d'air ni d'amour.

Les amants ont beau dire et faire,

Il en faut revenir toujours au nécessaire.

La cassette y pourvut avec maint diamant.

Hispal vendit les uns, mit les autres en gages;

Fit achat d'un château le long de ces rivages:

Ce château, dit l'histoire, avait un parc fort grand;

Ce parc, un bois; ce bois, de beaux ombrages;

Sous ces ombrages nos amants

Passaient d'agréables moments.

<sup>1</sup> Naviger, pour naviguer, dans les éditions du temps.

Voyez combien voilà de choses enchainées,  
Et par la cassette amenées !

Or au fond de ce bois un certain antre était,  
Sourd et muet, et d'amoureuse affaire;  
Sombre surtout : la nature semblait  
L'avoir mis là non pour autre mystère  
Nos deux amants se promenant un jour,  
Il arriva que ce fripon d'Amour  
Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.

Chemin faisant, Hispal expliquait ses desirs,  
Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs,  
Plein d'une ardeur impatiente :  
La princesse écoutait incertaine et tremblante.

Nous voici, disait-il, en un bord étranger,  
Ignorés du reste des hommes;  
Profitons-en; nous n'avons à songer  
Qu'aux douceurs de l'amour, en l'état où nous sommes.  
Qui vous retient? on ne sait seulement  
Si nous vivons; peut-être en ce moment  
Tout le monde nous croit au corps d'une baleine.  
Ou favorisez votre amant,  
Ou qu'à votre époux il vous mène.

Mais pourquoi vous mener? vous pouvez rendre heu-  
Celui dont vous avez éprouvé la constance. [reux  
Qu'attendez-vous pour soulager ses feux?  
N'est-il point assez amoureux?  
Et n'avez-vous point fait assez de résistance?

Hispal haranguait de façon  
Qu'il aurait échauffé des marbres,  
Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,  
Faisait semblant d'écrire sur les arbres.  
Mais l'amour la faisait rêver  
A d'autres choses qu'à graver  
Des caractères sur l'écorce.

Son amant et le lien l'assuraient du secret :  
C'était une puissante amorce.  
Elle résistait à regret :  
Le printemps par malheur était lors en sa force.  
Jeunes cœurs sont bien empêchés  
A tenir leurs desirs cachés,  
Étant pris par tant de manières.

Combien en voyons-nous se laisser pas à pas  
Ravir jusqu'aux faveurs dernières,  
Qui dans l'abord ne croyaient pas  
Pouvoir accorder les premières !

Amour, sans qu'on y pense, amène ces instants :  
Mainte fille a perdu ses gants,  
Et femme au partir s'est trouvée,  
Qui ne sait la plupart du temps  
Comme la chose est arrivée.

Près de l'antre venus, notre amant proposa

D'entrer dedans. La belle s'excusa,  
Mais malgré soi déjà presque vaincue.  
Les services d'Hispal en ce même moment  
Lui reviennent devant la vue;  
Ses jours sauvés des flots, son honneur d'un géant :  
Que lui demandait son amant ?

Un bien dont elle était à sa valeur tenue :  
Il vaut mieux, disait-il, vous en faire un ami,  
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde  
Vous le vienne enlever : madame, songez-y ;  
L'on ne sait pour qui l'on le garde.  
L'infante à ces raisons se rendant à demi,  
Une pluie acheva l'affaire.

Il fallut se mettre à l'abri :  
Je laisse à penser où. Le reste du mystère  
Au fond de l'antre est demeuré.  
Que l'on la blâme ou non, je sais plus d'une belle  
A qui ce fait est arrivé,  
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'antre ne les vit seul de ces douceurs jouir :  
Rien ne coûte en amour que la première peine.  
Si les arbres parlaient, il ferait bel ouïr  
Ceux de ce bois; car la forêt n'est pleine  
Que des monuments amoureux  
Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie.  
On y verrait écrit : « Ici pâma de joie  
Des mortels le plus heureux :

Là mourut un amant sur le sein de sa dame :  
En cet endroit, mille baisers de flamme  
Furent donnés, et mille autres rendus. »  
Le pare dirait beaucoup, le château beaucoup plus,  
Si châteaux avaient une langue.  
La chose en vint au point que, las de tant d'amour,  
Nos amants à la fin regretterent la cour.  
La belle s'en ouvrit, et voici sa harangue :

Vous m'êtes cher, Hispal; j'aurais du déplaisir  
Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime.  
Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte et sans désir ?  
Je vous le demande à vous-même.  
Ce sont des feux bientôt passés  
Que ceux qui ne sont point dans leur cours traversés :  
Il y faut un peu de contrainte.

Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant  
Ne nous soit un désert, et puis un monument.  
Hispal, ôtez-moi cette crainte.  
Allez-vous-en voir promptement  
Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,  
Quand on saura que nous sommes en vie.  
Déguisez bien notre séjour :  
Dites que vous venez préparer mon retour,  
Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre,  
Qu'il n'arrive plus d'aventure.

Croyez-moi, vous n'y perdrez rien :  
Trouvez seulement le moyen  
De me suivre en ma destinée  
On de fillage, ou d'hyménée;  
Et tenez pour chose assurée  
Que, si je ne vous fais du bien,  
Je serai de près éclairée.

Que ce fût ou non son dessein,  
Pour se servir d'Hispal il fallait tout promettre.  
Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,  
L'infante pour Zair le charge d'une lettre.  
Il s'embarque, il fait voile; il yogue, il a bon vent.  
Il arrive à la cour, où chacun lui demande  
S'il est mort, s'il est vivant,  
Tant la surprise fut grande;  
En quels lieux est l'infante, enfin ce qu'elle fait.

Dès qu'il eut à tout satisfait,  
On fit partir une escorte puissante.  
Hispal fut retenu; non qu'on eût en effet  
Le moindre soupçon de l'infante.  
Le chef de cette escorte était jeune et bien fait.  
Abordé près du parc, avant tout il partage  
Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage;  
Va droit avec l'autre au château.  
La beauté de l'infante était beaucoup accrue :  
Il en devint épris à la première vue;  
Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fit beau,  
Pour ne point perdre temps, il lui dit sa pensée.  
Elle s'en tint fort offensée,  
Et l'avertit de son devoir.

Témoigner en tel cas un peu de désespoir  
Est quelquefois une bonne recette.  
C'est ce que fait notre homme : il forme le dessein  
De se laisser mourir de faim;  
Car de se poignarder la chose est trop tôt faite :  
On n'a pas le temps d'en venir  
Au repentir.

D'abord Alaciel riait de sa sottise.  
Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant,  
Elle toujours le détournant  
D'une si terrible entreprise.  
Le second jour commence à la toucher.  
Elle rêve à cette aventure :  
Laisser mourir un homme, et pouvoir l'empêcher !  
C'est avoir l'âme un peu trop dure.  
Par pitié donc elle condescendit  
Aux volontés du capitaine,  
Et cet office lui rendit  
Gaiement, de bonne grâce, et sans montrer de peine :  
Autrement le remède eût été sans effet.

Ce libat.

Tandis que le galant se trouve satisfait,  
Et remet les autres affaires,  
Disant tantôt que les vents sont contraires,  
Tantôt qu'il faut radouber ses galères  
Pour être en état de partir;  
Tantôt qu'on vient de l'avertir  
Qu'il est attendu des corsaires :  
Un corsaire en effet arrive; et surprenant  
Ses gens demeurés à la rade,  
Les tue, et va donner au château l'escalade :  
Du fier Grifonio c'était le lieutenant.

Il prend le château d'emblée.  
Voilà la fête troublée.  
Le jeûneur maudit son sort.  
Le corsaire apprend d'abord  
L'aventure de la belle;  
Et, la tirant à l'écart,  
Il en veut avoir sa part.  
Elle fit fort la rebelle.  
Il ne s'en étonna pas,  
N'étant novice en tel cas.  
Le mieux que vous puissiez faire,  
Lui dit tout franc ce corsaire,  
C'est de m'avoir pour ami;  
Je suis corsaire et demi.

Vous avez fait jeûner un pauvre misérable  
Qui se mourait pour vous d'amour;  
Vous jeûnez à votre tour,  
Ou vous me serez favorable.

La justice le veut : nous autres gens de mer  
Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite;  
Attendez-vous de n'avoir à manger  
Que quand de ce côté vous aurez été quitte.  
Ne marchandez point tant, madame, et croyez-moi.  
Qu'eût fait Alaciel? force n'a point de loi.  
S'accommoder à tout est chose nécessaire.  
Ce qu'on ne voudrait pas, souvent il le faut faire,  
Quand il plaît au destin que l'on en vienne là;  
Augmenter sa souffrance est une erreur extrême :  
Si par pitié d'autrui la belle se força,  
Que ne point essayer par pitié de soi-même?  
Elle se force donc, et prend en gré le tout.  
Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.

Si le corsaire eût été sage,  
Il eût mené l'infante en un autre rivage.  
Sage en amour? hélas! il n'en est point.  
Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,  
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,  
Fortune, qui ne dort que lorsque nous veillons,  
Et veille quand nous sommeillons,  
Lui trame en secret cet esclandre.

Le seigneur d'un château voisin de celui-ci,  
 Homme fort ami de la joie,  
 Sans nulle attache, et sans souci  
 Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,  
 Ayant eu le vent des beautés,  
 Perfections, commodités,  
 Qu'en sa voisine on disait être,  
 Ne songeait nuit et jour qu'à s'en rendre le maître :  
 Il avait des amis, de l'argent, du crédit,  
 Pouvait assembler deux mille hommes.  
 Il les assemble donc un beau jour, et leur dit :  
 Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,  
 Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin,  
 Qu'il traite comme esclave une beauté divine ?  
 Allons tirer notre voisine  
 D'entre les griffes du matin.  
 Que ce soir chacun soit en armes,  
 Mais doucement et sans donner d'alarmes :  
 Sous les auspices de la nuit,  
 Nous pourrions nous rendre sans bruit  
 Au pied de ce château, dès la petite pointe  
 Du jour.  
 La surprise à l'ombre étant jointe  
 Nous rendra sans hasard maîtres de ce séjour.  
 Pour ma part du butin je ne veux que la dame :  
 Non pas pour en user ainsi que ce voleur ;  
 Je me sens un désir en l'âme  
 De lui restituer ses biens et son honneur.  
 Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,  
 Vivres, munitions, enfin tout l'équipage  
 Dont ces brigands ont empli la maison.  
 Je vous demande encore un don ;  
 C'est qu'on pendre aux créneaux, haut et court, le  
 [corsaire.

Cette harangue militaire  
 Leur sut tant d'ardeur inspirer,  
 Qu'il en fallut une autre afin de modérer  
 Le trop grand désir de bien faire.  
 Chacun repaît, le soir étant venu :  
 L'on mange peu, l'on boit en récompense :  
 Quelques tonneaux sont mis sur cu.  
 Pour avoir fait cette dépense,  
 Il s'est gagné plusieurs combats  
 Tant en Allemagne qu'en France.  
 Ce seigneur donc n'y manqua pas ;  
 Et ce fut un trait de prudence.  
 Mainte échelle est portée, et point d'autre embarras,  
 Point de tambours, force bons coutelas ;  
 On part sans bruit, on arrive en silence.  
 L'orient venait de s'ouvrir :  
 C'est un temps où le somme est dans sa violence,  
 Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.  
 Presque tout le peuple corsaire,  
 Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,

Fut assommé sans le sentir.  
 Le chef pendu, l'on amène l'infante.  
 Son peu d'amour pour le voleur,  
 Sa surprise et son épouvante,  
 Et les civilités de son libérateur,  
 Ne lui permirent pas de répandre des larmes.  
 Sa prière sauva la vie à quelques gens.  
 Elle plaignit les morts, consola les mourants ;  
 Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes  
 On dit même qu'en peu de temps  
 Elle perdit la mémoire  
 De ses deux derniers galants :  
 Je n'ai pas peine à le croire.

Son voisin la reçut en un appartement  
 Tout brillant d'or et meublé richement.  
 On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.  
 Nouvel hôte et nouvel amant,  
 Ce n'était pas pour rien omettre :  
 Grande chère surtout, et des vins fort exquis :  
 Les dieux ne sont pas mieux servis.  
 Alaciel, qui, de sa vie,  
 Selon sa loi, n'avait bu vin,  
 Goûta ce soir, par compagnie,  
 De ce breuvage si divin.  
 Elle ignorait l'effet d'une liqueur si douce ;  
 Insensiblement fit carrouse :  
 Et comme amour jadis lui troubla la raison,  
 Ce fut lors un autre poison.  
 Tous deux sont à craindre des dames.  
 Alaciel mise au lit par ses femmes,  
 Ce bon seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.  
 Quoi trouver ? dira-t-on ; d'immobiles appas ?  
 Si j'en trouvais autant, je saurais bien qu'en faire,  
 Disait l'autre jour un certain :  
 Qu'il me vienne une même affaire,  
 On verra si j'aurai recours à mon voisin.  
 Bacchus donc, et Morphée, et l'hôte de la belle,  
 Cette nuit disposèrent d'elle.  
 Les charmes des premiers dissipés à la fin,  
 La princesse, au sortir du somme,  
 Se trouva dans les bras d'un homme.  
 La frayeur lui glaça la voix :  
 Elle ne put crier, et de crainte saisie  
 Permit tout à son hôte, et pour une autre fois  
 Lui laissa lier la partie.  
 Une nuit, lui dit-il, est de même que cent ;  
 Ce n'est que la première à quoi l'on trouve à dire.  
 Alaciel le crut. L'hôte, enfin se lassant,  
 Pour d'autres conquêtes soupire.

\* C'est-à-dire, but jusqu'à ce qu'on eût vidé les bouteilles, ou jusqu'à perdre la raison. *Carrouse* est dérivé du mot allemand *garau* (garaous), qui signifie *fin*, *issue*, *ruine*, ou *perte totale*.

Il part un soir, prie un de ses amis  
 De faire cette nuit les honneurs du logis,  
 Prendre sa place, aller trouver la belle,  
 Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,  
 Ne point parler ; qu'il était fort aisé ;  
 Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé,  
 L'infante assurément agréerait son service.  
 L'autre bien volontiers lui rendit cet office :  
 Le moyen qu'un ami puisse être refusé !  
 A ce nouveau venu la voilà donc en proie.  
 Il ne put sans parler contenir cette joie.  
 La belle se plaignit d'être ainsi leur jouet :  
 Comment l'entend monsieur mon hôte ?  
 Dit-elle, et de quel droit me donner comme il fait ?  
 L'autre confessa qu'en effet  
 Ils avaient tort ; mais que toute la faute  
 Était au maître du logis.  
 Pour vous venger de son mépris,  
 Poursuivit-il, comblez-moi de caresses ;  
 Enchérissez sur les tendresses  
 Que vous êtes pour lui tant qu'il fut votre amant :  
 Aimez-moi par dépit et par ressentiment,  
 Si vous ne pouvez autrement.  
 Son conseil fut suivi ; l'on poussa les affaires,  
 L'on se vengea ; l'on n'omit rien.  
 Que si l'ami s'en trouva bien,  
 L'hôte ne s'en tourmenta guères.  
 Et de cinq, si j'ai bien compté.  
 Le sixième incident des travaux de l'infante  
 Par quelques-uns est rapporté  
 D'une manière différente.  
 Force gens concluront de là  
 Que d'un galant au moins je fais grâce à la belle.  
 C'est médisance que cela ;  
 Je ne voudrais mentir pour elle :  
 Son époux n'eut assurément  
 Que huit précurseurs seulement.  
 Poursuivons donc notre nouvelle.  
 L'hôte revint quand l'ami fut content.  
 Alaciel, lui pardonnant,  
 Fit entre eux les choses égales.  
 La clemence sied bien aux personnes royales.  
 Ainsi de main en main Alaciel passait,  
 Et souvent se divertissait  
 Aux menus ouvrages des filles  
 Qui la servaient, toutes assez gentilles.  
 Elle en aimait fort une à qui l'on en contait ;  
 Et le conteur était un certain gentilhomme  
 De ce logis, bien fait et galant homme,  
 Mais violent dans ses desirs,  
 Et grand ménager de soupirs,

Jusques à commencer, près de la plus sévère,  
 Par où l'on finit d'ordinaire.  
 Un jour, au bout du parc, le galant rencontra  
 Cette fillette ;  
 Et dans un pavillon fit tant, qu'il l'attira  
 Toute seulette.  
 L'infante était fort près de là :  
 Mais il ne la vit point, et crut en assurance  
 Pouvait user de violence.  
 Sa médisante humeur, grand obstacle aux faveurs  
 Peste d'amour et des douceurs  
 Dont il tire sa subsistance,  
 Avait de ce galant souvent grélé l'espoir.  
 La crainte lui nuisait autant que le devoir.  
 Cette fille l'aurait selon toute apparence  
 Favorisé,  
 Si la belle eût osé.  
 Se voyant craint de cette sorte,  
 Il fit tant qu'en ce pavillon  
 Elle entra par occasion :  
 Puis le galant ferma la porte ;  
 Mais en vain, car l'infante avait de quoi l'ouvrir.  
 La fille voit sa faute, et tâche de sortir.  
 Il la retient ; elle crie, elle appelle :  
 L'infante vient, et vient comme il fallait,  
 Quand sur ses fins la demoiselle était.  
 Le galant, indigné de la manquer si belle,  
 Perd tout respect, et jure par les dieux  
 Qu'avant que sortir de ces lieux  
 L'une ou l'autre paiera sa peine,  
 Quand il devrait leur attacher les mains.  
 Si loin de tous secours humains,  
 Dit-il, la résistance est vaine.  
 Tirez au sort sans marchander ;  
 Je ne saurais vous accorder  
 Que cette grâce :  
 Il faut que l'une ou l'autre passe  
 Pour aujourd'hui.  
 Qu'a fait madame ? dit la belle ;  
 Pâtira-t-elle pour autrui ?  
 Oui, si le sort tombe sur elle,  
 Dit le galant ; prenez-vous-en à lui.  
 Non, non, reprit alors l'infante ;  
 Il ne sera pas dit que l'on ait, moi présente,  
 Violenté cette innocente.  
 Je me résous plutôt à toute extrémité.  
 Ce combat plein de charité  
 Fut par le sort à la fin terminé.  
 L'infante en eut toute la gloire :  
 Il lui donna sa voix, à ce que dit l'histoire.  
 L'autre sortit, et l'on jura  
 De ne rien dire de cela.